

**Bon appétit!**  
*Rhapsodie béton*

Aurélie Olivier

---

Numéro 126 (1), 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/23915ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)  
1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer ce compte rendu

Olivier, A. (2008). Compte rendu de [Bon appétit! : *Rhapsodie béton*]. *Jeu*, (126), 29–31.

# Bon appétit !

**D**écidément, le Théâtre de la Marée haute semble bien déterminé à nous jeter nos problèmes de société à la figure. Après *Kvetch* de Berkoff, une pièce sur l'angoisse, la compagnie poursuit son exploration de la dramaturgie européenne des années 80 en portant sur les planches *Rhapsodie béton*, une comédie satirique de l'auteur français Georges Michel, qui dénonce avec cynisme un autre des maux de notre époque : la violence.

## Violence multiforme

Au départ, une invitation à souper. Charlotte et Pierre reçoivent un couple d'amis, Jacques et Françoise, et une amie d'enfance de Charlotte, Catherine, arrivant tout droit de la campagne, et dont on se moque sans vergogne. Au menu, sourires hypocrites, silences lourds de sous-entendus et petites remarques perfides, le tout sur fond de hurlements – ceux des sirènes, des sonos, des victimes d'agressions. Dans cette HLM, l'agressivité et la violence semblent en effet tenir lieu de loi. C'est d'ailleurs à coups de batte de base-ball que le maître de maison doit se frayer un chemin jusqu'à son appartement, récoltant lui-même quelques coups au passage.

Au cours de ce repas peu chaleureux, les convives sont soumis à toutes les formes de violence, ou presque : physique, verbale, psychologique, auditive, architecturale même. Tantôt ce sont des coups de feu qui éclatent dans les couloirs, tantôt des cris dans la rue ou chez le voisin d'à côté. Non loin, des sirènes de police, une ambulance : par la fenêtre, l'éclat d'une voiture en flammes ; dans la cuisine, un piège qui se referme sur le cou d'un rat...

### *Rhapsodie béton*

TEXTE DE GEORGES MICHEL. MISE EN SCÈNE : MICHEL-MAXIME LEGAULT ; ÉCLAIRAGE, SON ET RÉGIE : SIMON GOBEIL ET SÉBASTIEN PEDNEAULT ; SCÉNOGRAPHIE, COSTUMES ET ACCESSOIRES : ELEN EWING ET GENEVIÈVE LIZOTTE. AVEC STÉPHAN ALLARD (JACQUES), SÉBASTIEN DODGE (PIERRE), MARIE-CLAUDE GIROUX (CATHERINE), CHRISTELLE JUTEAU (FRANÇOISE) ET MARIE-ÈVE TRUDEL (CHARLOTTE). PRODUCTION DU THÉÂTRE DE LA MARÉE HAUTE, PRÉSENTÉE À L'ESPACE GEORDIE, DU 11 AU 29 SEPTEMBRE 2007.

Pas étonnant que tout le monde finisse par devenir hystérique et que l'ambiance électrique évolue en combat rangé. Après quelques formules de politesse, et questions de pure forme, la conversation tourne presque exclusivement autour des événements extérieurs. Au fur et à mesure, la tension monte, et c'est à celui qui répliquera le plus vertement à quiconque ose lui adresser la parole. La tension atteint son point culminant lorsqu'une foule en colère se masse derrière la porte de l'appartement, bien décidée à régler son compte au maître de maison. Traqués, les convives ne prennent plus la peine de tenter

de sauver les apparences et chacun s'entend dire ses quatre vérités. La scène finale est un véritable régal, avec des réparties particulièrement cinglantes. Les comédiens s'en donnent à cœur joie, et le public meurt de rire. Seul bémol, la bande-son de Simon Gobeil et Sébastien Pedneault, par ailleurs extrêmement efficace, peine ici à rendre le caractère menaçant de cette foule et à lui donner une quelconque crédibilité. On

aurait aussi apprécié que quelqu'un frappe vraiment à la porte, histoire de la voir trembler un peu...

### **Crise économique, crise sociale**

La pièce a été écrite en 1984. La crise économique bat alors son plein en France depuis le premier choc pétrolier, dix ans auparavant. Les déficits se creusent, l'inflation, quoique légèrement infléchie, est toujours forte. Mais, plus que tout, c'est le chômage, atteignant des sommets et préoccupant toute la population, qui semble être à l'origine de tous les maux. Cette situation transparaît très clairement dans la pièce. « Ceux qui ne travaillent pas en veulent à ceux qui travaillent. Ils sont prêts à tout », dit Pierre. Plus tard, Charlotte reprend cette idée : « Quand une personne sur quatre ne travaille pas, il faut s'attendre à tous les excès. » À la fin, lorsque l'appartement est assiégé, tout le monde est d'accord : Pierre n'a qu'à dire qu'il est au chômage, qu'il est « comme eux maintenant », et tout sera réglé. Autre fait notable : en juillet 1981 éclatent en France les premières émeutes « de banlieue », à la cité des Minguettes, près de Lyon, marquant le début de ce qu'il est aujourd'hui convenu d'appeler la « crise des banlieues » et qui fera couler beaucoup d'encre de ce côté-ci de l'Atlantique en décembre 2006 alors que les voitures flamberont. C'est cette situation de violence sociale que dénonce ici Georges Michel. Il se fait en quelque sorte visionnaire dans sa façon de dépeindre l'accoutumance que l'on peut y développer et le fatalisme qui en résulte. « C'est partout pareil », affirment les personnages à plusieurs reprises. Sous l'impulsion de Catherine, qui, contrairement aux autres protagonistes, est peu habituée à la violence urbaine, les convives décideront pourtant de faire quelque chose. Et quelle chose ! Écrire un manifeste ou une pétition, ils ne le savent pas eux-mêmes. Ils savent juste qu'ils vont « agir ». Incapables d'accoucher de la moindre phrase, ils finissent par faire un montage de coupures de journaux.

### **Humour noir**

Cette scène où ceux qui ne font rien se persuadent qu'ils agissent est une parfaite illustration de l'humour noir de Georges Michel, omniprésent dans la pièce et remarquablement traduit par les comédiens, qui évoquent les pires horreurs avec un détachement hilarant. « C'est désagréable ces cris quand on est à table », s'offusque ainsi Charlotte faisant référence aux râles d'un agonisant. En maîtresse de maison à l'accent ultra snob faisant hurler sa musique classique en réponse à la techno de ses voisins, Marie-Ève Trudel est cocasse. Caricaturale ? Certes, mais cela fonctionne à merveille, puisque pas un instant elle ne perd ses intonations châtiées. De son côté, Stéphan Allard incarne avec brio un macho blasé, époustoufflé par sa propre intelligence. Les interprétations des autres comédiens sont tout aussi truculentes. Saluons particulièrement la prestation de Christelle Trudeau, tout juste diplômée de l'École de théâtre du cégep de Saint-Hyacinthe. Une jeune femme prometteuse.

Dans une entrevue à CIBL<sup>1</sup>, le metteur en scène Michel-Maxime Legault affirme avoir été inspiré par la musicalité du texte. Il faut en effet lui reconnaître un sens du rythme remarquable. À l'exception de la scène des matelas (dans l'incapacité de quitter l'appartement sans risquer leur vie, les invités sont finalement restés à dormir sur

1. *Le 4 à 6*, émission du 6 septembre 2007, présentée par Arnaud Aubin.





*Rhapsodie béton*, pièce de Georges Michel, mise en scène par Michel-Maxime Legault (Théâtre de la Marée Haute, 2007). Photo : Marie-Claude Hamel.

Georges Michel n'est pas ce que l'on appelle un dramaturge célèbre, et il est assez difficile de trouver des informations à son sujet. C'est pourtant Jean-Paul Sartre qui a le premier considéré que l'homme avait du talent. Il lui a alors ouvert les pages des *Temps modernes*, où est parue sa première pièce, *les Jouets*, ce qui lui a valu un appel de Marguerite Duras lui recommandant de se chercher rapidement un éditeur... Un beau début de carrière ! Dans sa préface à *la Promenade du dimanche*, Jean-Paul Sartre écrit : « Les pièces de Georges Michel sont provocantes. Elles dénoncent nos contradictions sans les résoudre puisque, de toute manière, nous ne les résolvons pas. Si nous quittons le théâtre dans le malaise, l'auteur a gagné. » Georges Michel a gagné, puisque nous sortons en effet de *Rhapsodie béton* avec dans le creux de l'estomac une légère acidité et le sentiment que notre monde ne tourne pas rond. ¶

des matelas, dans le salon) qui traîne un peu en longueur et qui, de surcroît, était invisible pour tous les spectateurs du fond de la salle, le spectacle est mené tambour battant. D'une grande vivacité, les dialogues alternent avec les silences gênés ou condescendants, toujours très justes. D'une manière générale, les comédiens, fort bien dirigés, ont su trouver la dose appropriée en matière de caricature, ne versant jamais dans un excès qui eût pu agacer. Au bout d'un certain temps, il est vrai qu'un léger sentiment de répétition s'installe, mais il est essentiellement dû au manque de progression dramatique du texte et à la quasi-absence d'effet de surprise une fois la situation installée. Cela n'empêche toutefois point le spectateur de continuer à rire de bon cœur, jaune parfois, parce que nous avons clairement conscience que la situation dépeinte n'a au fond rien de drôle et que nous ressentons cruellement le sentiment d'angoisse et d'oppression qui doit être celui des protagonistes. Le décor conçu par Geneviève Lizotte et Elen Ewing – un cube blanc, bas de plafond, avec pour toute ouverture une porte comportant pas moins de cinq verrous et une barre de fer –, tenant à la fois du bunker et de la cellule d'asile psychiatrique, provoque d'ailleurs une sensation d'enfermement parfaitement de circonstance.